

# H. J. Morgenthau, le débat entre idéalistes et réalistes et l'horizon politique de la théorie des relations internationales : une interprétation critique

## Hans J. Morgenthau, the Idealist-Realist Debate and the Political Horizon of International Relations Theory : a Critical Interpretation

Jean-François Thibault

Volume 28, numéro 3, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703776ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703776ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibault, J.-F. (1997). H. J. Morgenthau, le débat entre idéalistes et réalistes et l'horizon politique de la théorie des relations internationales : une interprétation critique. *Études internationales*, 28(3), 569–591.  
<https://doi.org/10.7202/703776ar>

Résumé de l'article

It is a truism to state today that the idealist-realist debate represents a foundational moment of great importance for the discipline of international relations that had defined and set the problematic that will occupy her latter. In those circumstances, the works of Hans f. Morgenthau occupied a privileged posture because he contributed more than anyone else to grasp what makes the originality and specificity of that « new » domain of study. The metatheoretical examination of that idealist-realist debate and of the strategic position that it occupied in the theoretical thinking of Morgenthau allowed us to enlighten anew one crucial moment in the analytical constitution of international relations. Retrospectively this kind of metatheoretical examination throws critical light on difficulties faced by theoretical activities in that discipline.

# Hans J. Morgenthau, le débat entre idéalistes et réalistes et l'horizon politique de la théorie des relations internationales : une interprétation critique

Jean-François THIBAUT\*

« ... même les ennemis des slogans libéraux  
sont encore victimes des illusions libérales ;  
intellectuellement ils sont toujours des libéraux  
car ils ne sont capables de penser que dans  
des termes libéraux. »

Hans J. Morgenthau<sup>1</sup>

ABSTRACT — Hans J. Morgenthau, the Idealist-Realist Debate and the Political Horizon of International Relations Theory: a Critical Interpretation

*It is a truism to state today that the idealist-realist debate represents a foundational moment of great importance for the discipline of international relations that had defined and set the problematic that will occupy her latter. In those circumstances, the works of Hans J. Morgenthau occupied a privileged posture because he contributed more than anyone else to grasp what makes the originality and specificity of that « new » domain of study. The metatheoretical examination of that idealist-realist debate and of the strategic position that it occupied in the theoretical thinking of Morgenthau allowed us to enlighten anew one crucial moment in the analytical constitution of international relations. Retrospectively this kind of metatheoretical examination throws critical light on difficulties faced by theoretical activities in that discipline.*

L'horizon des relations internationales, l'horizon indépassable du concept contemporain de relations internationales, repose sur une représentation « de l'ordre des choses humaines<sup>2</sup> » avancée par une tradition de pensée politique qui fit de l'ordre « étatique » et de l'État le lieu par excellence du politique. Bien qu'elle puisse à première vue sembler banale, l'évidence à

\* L'auteur est candidat au doctorat au Département de science politique de l'Université d'Ottawa. Une première version de ce texte a été présentée au séminaire d'études comparées du Département de science politique de l'Université du Québec à Montréal. Nous tenons à remercier Thierry Hentsch pour ses commentaires écrits ainsi que le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) pour son aide financière accordée dans le cadre de son programme de bourse de doctorat.

1. Hans J. MORGENTHAU, *Scientific Man vs Power Politics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1946, p. 74. Sauf mention contraire, c'est nous qui traduisons.
2. L'expression est celle qu'utilise Carl SCHMITT dans *La notion de politique*, Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 195.

laquelle nous confronte directement cette assertion est vraisemblablement celle d'une incommensurabilité ontologique opposant non seulement deux régions dorénavant séparées et isolées l'une de l'autre (celle de l'État et celle hors de l'État), mais aussi et surtout deux manières *en apparence* distinctes de penser le politique. Toute la question porte bien entendu sur le fait de savoir s'il ne s'agit que d'une apparence ou si, au contraire, ces deux régions sont effectivement de nature différente et commandent de ce fait deux pensées dissemblables ; la seconde faisant pour ainsi dire écho à la première. Quelle originalité se cache donc sous l'idée de relations internationales ? Mais, d'abord, y en a-t-il une et sur quoi repose-t-elle ?

C'est à l'émergence de cet horizon des relations internationales dans la pensée de Hans J. Morgenthau et aux questions qu'il nous pousse à poser qu'est consacré l'article qui suit. Car, avec Morgenthau, nous rejoignons semble-t-il un moment réflexif important de l'imaginaire politique westphalien qui prend alors pleinement conscience de quelques-unes de ses limites et contradictions. En effet, ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que sont véritablement explorées les limites de la pensée politique moderne en matière de relations internationales<sup>3</sup> et ce n'est véritablement qu'à la suite de la Première Guerre mondiale, qui aura littéralement « ... sapé les fondations de l'ordre international<sup>4</sup> » issues du « compromis historique entre l'état de nature et le règne de la loi<sup>5</sup> » associé au concert européen, qu'est brutalement posée la question de l'organisation et de la préservation de cet ordre<sup>6</sup>.

Les solutions alors avancées – les plus grandioses restant sans nul doute la Société des Nations et le Pacte Briand-Kellog – seront souvent inspirées par les normes, les conventions ou les règles auxquelles nous avait justement habitués la pensée politique et juridique<sup>7</sup>. Presque invariablement celles-ci seront alors érigées en standards absolus<sup>8</sup>. Confrontées à la dure réalité des quelques années qui séparent l'armistice de 1918 du commencement des hostilités marquant le début de la Seconde Guerre mondiale où les crises succèdent aux crises, ces solutions seront rapidement discréditées et qualifiées d'illusoires et de naïves.

3. Notamment à travers l'œuvre critique de Kant sur laquelle on consultera Mark F.N. FRANKE, « Immanuel Kant and the (Im)Possibility of International Relations Theory », *Alternatives*, vol. 20, no. 3, juillet-septembre 1995, pp. 279-322.

4. Leçon inaugurale (1923) de C.K. Webster, « Wilson Professor » au Collège universitaire du pays de Galles à Aberystwyth. Comme cité par William OLSON et Nicholas ONUF, « The Growth of a Discipline : Reviewed », dans Steve SMITH, dir., *International Relations : British and American Perspectives*, Oxford, Basil Blackwell, 1985, p. 6.

5. Raymond ARON, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (1962), p. 143.

6. Sur ce thème, consulter F.H. HINSLEY, *Power and the Pursuit of Peace. Theory and Practice in the History of Relations Between States*, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.

7. Pour une appréciation de ces courants idéalistes, consulter David LONG et Peter WILSON, dir., *Thinkers of the Twenty Years Crisis : Interwar Idealism Reassessed*, Oxford, Clarendon Press, 1995.

8. E.H. CARR, *The Twenty Years' Crisis, 1919-1939. An Introduction to the Study of International Relations*, Londres, Macmillan, 1946 (1939), pp. 12, 14.

Les principales critiques vinrent d'un groupe informel se réclamant de la « réalité » des relations internationales où l'harmonie des intérêts, la coopération entre les États et le progrès tenaient, tout compte fait, bien peu de place. Contrairement aux idéalistes ou aux utopistes qui suggéraient que la « politique de puissance » reflétait bel et bien une période dépassée de l'histoire de l'humanité, les réalistes élevèrent ce comportement compétitif au statut de « loi séculaire » régissant la vie internationale et présidant aux relations de compétition et de rivalité entre États<sup>9</sup>. Entre les deux lectures se constituera un fossé que Morgenthau contribuera largement à creuser sans toutefois percevoir qu'en l'approfondissant, celui-ci concourait du même coup à ce que se définisse plus nettement l'horizon de la théorie des relations internationales; laquelle théorie s'affirmera dès lors de plus en plus nettement comme un discours sur les limites même de l'imaginaire politique moderne et de ses principales catégories<sup>10</sup>.

Cet article porte sur ce moment tout à fait privilégié du développement de la théorie des relations internationales. Un moment qui révèle à la fois les prétentions et les limites de ce projet d'une compréhension et d'une connaissance des relations internationales: prétentions, car le discours du réalisme politique pose un regard conquérant qui ne supporte guère les oppositions<sup>11</sup>; limites aussi, car ce regard, en s'élevant, ne fait finalement que se rapprocher de l'instant où il devra inévitablement affronter ses origines, son Autre politique, et se prononcer alors sur son identité propre. Ce moment, qui est aussi celui d'un bien curieux débat opposant idéalisme et réalisme, sera ici le prétexte à une réflexion critique sur l'identité « bâtarde » de la discipline des relations internationales.

Cinq parties nous permettront de développer notre argument. Nous soulignerons et mettrons en évidence, dans la première partie, l'importance d'une généalogie critique de la pensée pour l'activité théorique dans la discipline des relations internationales. Dans la deuxième partie, nous exposerons brièvement l'originalité historique de la philosophie de Thomas Hobbes qui détermine et oriente dans une large mesure l'étude des relations internationales. La brève déconstruction de la contribution de ce philosophe nous permettra ici d'éclairer le dilemme théorique auquel sera confrontée la discipline des relations internationales à ses débuts. La troisième partie sera consacrée à l'exposé du développement de la problématique « internationale » dans la pensée de Hans J. Morgenthau. La quatrième partie portera sur la signification du débat entre idéaliste et réaliste dans la pensée plus spécifiquement théori-

9. Hedley BULL, « The Theory of International Politics 1919-1969 », dans Brian BARRY, dir., *The Aberystwyth Papers: International Politics 1919-1969*, Londres, Oxford University Press, 1972, p. 36. L'expression « loi séculaire » est empruntée à Raymond ARON, *op. cit.*, p. 572.

10. Sur ce thème, l'ouvrage à consulter est bien entendu celui de R.B.J. WALKER, *Inside/Outside: International Relations as Political Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

11. En témoigne, tout récemment encore, la contribution de John J. MEARSHEIMER, « The False Promise of International Institutions », *International Security*, vol. 19, no. 3, hiver 1994/95, pp. 5-49.

que de Morgenthau. Enfin, la cinquième partie cherchera, d'une façon préliminaire cependant, à éclairer l'importance de ce moment fondateur pour le développement ultérieur de l'étude des relations internationales. Nous insistons alors sur les limites de l'activité théorique ainsi que sur les conditions de possibilité d'une connaissance des relations internationales qui surgissent de ce moment fondateur.

## **I – Éléments pour une interprétation critique du développement de l'activité théorique en relations internationales**

En dépit d'une importante renaissance de l'histoire des idées<sup>12</sup> qui offre une interprétation plus fine de la pensée des philosophes comme une évaluation plus juste et équilibrée de la nature de leurs contributions, l'historiographie critique du développement de l'activité théorique demeure relativement pauvre et n'a, selon toute vraisemblance, pas reçue toute l'attention qu'elle méritait sans doute dans la discipline des relations internationales. En conséquence, comme le constatait récemment Brian C. Schmidt<sup>13</sup>, les histoires de la discipline sont non seulement souvent complaisantes et quelquefois même trompeuses<sup>14</sup>, mais elles se privent par ailleurs d'un instrument critique dont l'importance semble à bien des égards capitale pour le développement de l'activité théorique elle-même<sup>15</sup>.

Une part importante du problème que pose l'histoire disciplinaire vient en fait de ce qu'elle repose généralement sur l'affirmation selon laquelle une

12. Cette impression d'une renaissance a été exprimée par Michael C. WILLIAMS, « Reason and Realpolitik: Kant's Critique of International Politics », *Revue canadienne de science politique*, vol. 25, no. 1, mars 1992, p. 99. A titre d'exemples, on pourra consulter Andrew HURRELL, « Kant and the Kantian Paradigm in International Relations », *Review of International Studies*, vol. 16, no. 3, juillet 1990, pp. 183-206; Naeem INAYATULLAH et Mark RUPERT, « Hobbes, Smith, and the Problem of Mixed Ontologies in Neorealist IPE », dans Stephen J. ROSOW, Naeem INAYATULLAH et Mark RUPERT, dir., *The Global Economy as Political Space*, Boulder, Lynne Rienner, 1994, pp. 61-85; Adriaan PEPERZAK, « Hegel contra Hegel in His Philosophy of Right: The Contradictions of International Politics », *Journal of the History of Philosophy*, vol. 32, no. 2, avril 1994, pp. 241-263; R.B.J. WALKER, « The Prince and the "Pauper": Tradition, Modernity, and Practice in the Theory of International Relations », dans R.B.J. WALKER, *Inside/Outside*, op. cit., pp. 26-49; Michael C. WILLIAMS, « Rousseau, Realism and Realpolitik », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 16, no. 2, été 1989, pp. 163-187; Michael C. WILLIAMS, « Hobbes and International Relations: A Reconsideration », *International Organization*, vol. 50, no. 2, printemps 1996, pp. 213-236s.
13. Brian C. SCHMIDT, « The Historiography of Academic International Relations », *Review of International Studies*, vol. 20, no. 4, octobre 1994, pp. 349-367.
14. À l'instar de ce qui se fait aussi en science politique, l'histoire disciplinaire est ici trop souvent utilisée dans le simple but « ... de légitimer une perspective particulière tout en délégitimant les approches concurrentes ». John S. DRYZEK et Stephen T. LEONARD, « History and Discipline in Political Science », *American Political Science Review*, vol. 82, no. 4, décembre 1988, p. 1247.
15. Sur l'utilisation de l'histoire de la pensée dans une telle perspective critique, consulter Richard J. BERNSTEIN, *The New Constellation. The Ethical-Political Horizons of Modernity/Postmodernity*, Cambridge, Massachusetts, The Massachusetts Institute of Technology Press, 1992, particulièrement le chap. 1.

telle histoire est nécessairement celle de l'affrontement de diverses traditions dont l'issue fonderait en quelque sorte rétrospectivement l'identité même de la discipline des relations internationales. C'est ainsi que le débat qui aurait opposé les approches idéaliste et réaliste durant l'entre-deux-guerres acquerra, avec le « triomphe » réaliste, un statut fondationnel dont la principale fonction consistera à abriter l'activité théorique (réaliste) derrière une histoire plus ou moins mythique reposant sur un débat qui n'a dans les faits jamais véritablement eu lieu<sup>16</sup>; c'est-à-dire une histoire reposant pour l'essentiel sur la réification d'une construction analytique s'offrant dès lors comme un *a priori* rarement questionné<sup>17</sup>. Ainsi ce débat est-il encore aujourd'hui présenté comme s'il ne reflétait rien de plus que la dernière manifestation d'un affrontement trans-historique mettant dans le même camp des auteurs comme Thucydide, Kautila, Saint-Augustin, Machiavel, Hobbes, Rousseau, Carr, Aron, Morgenthau et, plus près de nous cette fois, Waltz, Gilpin, Keohane, Krasner et, bientôt peut-être, Mearsheimer, qui tous partageraient ensemble un certain style intellectuel donnant à leurs analyses respectives un parfum distinct<sup>18</sup>. Le problème avec une telle histoire disciplinaire vient néanmoins de ce que la question qui est généralement occultée porte précisément sur les origines ainsi que sur l'émergence des relations internationales en tant qu'expérience intellectuelle et en tant que projet de connaissance.

C'est donc précisément contre une telle histoire disciplinaire – qui, non seulement gomme tout ce qui dépasse du moule préfabriqué servant de modèle paradigmatique<sup>19</sup>, mais qui tend en outre à vider le développement théorique de la discipline de ce qui lui donne tout compte fait son originalité comme sa substance – qu'il convient de procéder aujourd'hui à une interprétation critique du développement de l'activité théorique dans la discipline des relations internationales. La démarche que nous avons retenue dans ce but est inspirée par les débats post-structuraliste et post-empiriste qui attirent de plus en plus l'attention des chercheurs en relations internationales et qui permettent surtout de jeter un regard à la fois critique et constructif sur l'espace discursif ou logique qui s'est pour ainsi dire constitué à travers l'étude des

16. Consulter Lucian ASHWORTH, « Did the Realist/Idealist "Great Debate" Really Happen? A Revisionist History of Inter-War IR Theory », texte présenté lors du Congrès annuel de l'Association canadienne de science politique, Montréal, Université du Québec à Montréal, juin 1995.

17. Brian C. SCHMIDT, *op. cit.*, pp. 352-353.

18. John C. GARNETT, *Common Sense and the Theory of International Politics*, Londres, Macmillan, 1984, p. 29. Comme cité par Jack DONNELLY, « Realism and the Academic Study of International Relations », dans James FARR, John S. DRYZEK et Stephen T. LEONARD, dir., *Political Science in History. Research Programs and Political Traditions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 177. Pour une analyse de cette tradition qui fait autorité et qui reproduit dans une large mesure ce mythe, consulter Robert O. KEOHANE, « Theory of World Politics: Structural Realism and Beyond », dans Robert O. KEOHANE, dir., *Neorealism and Its Critics*, New York, Columbia University Press, 1986 (1983), pp. 158-203.

19. La tradition réaliste elle-même est alors réduite à sa plus simple expression qui comprend deux ou trois assertions que tous partageraient et qui constitueraient finalement « le noyau dur » d'une telle tradition.

relations internationales. Plus précisément, nous adoptons ici une démarche qualifiée de généalogique. Parce que celle-ci peut ne pas être familière au lecteur, nous croyons utile d'y consacrer quelques lignes explicatives.

La démarche généalogique est à l'opposé de la démarche strictement historique – du type de celle fréquemment utilisée dans la discipline des relations internationales ainsi qu'en histoire des idées – qui adopte un point de vue supra-historique pour poser ensuite un regard derrière elle, sur son développement. Ainsi l'histoire traditionnelle a-t-elle pour principale fonction, selon Michel Foucault, « ... de recueillir, dans une totalité bien refermée sur soi, la diversité enfin réduite du temps ... qui nous permettrait de nous reconnaître partout et de donner à tous les déplacements passés la forme d'une réconciliation<sup>20</sup> ». C'est ainsi que l'on peut faire de Thucydide, deux millénaires avant que l'expression elle-même n'ait un sens, un chantre du réalisme politique en matière de relations internationales<sup>21</sup>. Tout au contraire de cette démarche réductrice, l'histoire « effective » – l'expression est celle de Nietzsche mais sera reprise par Foucault – ou la généalogie proprement dite, tente de faire resurgir l'événement lui-même qui ne doit pas être entendu ici comme quelque chose de singulier tels « une décision, un traité, un règne ou une bataille », mais qui doit plutôt s'offrir comme « un rapport de forces qui s'inverse, un pouvoir confisqué, un vocabulaire repris et retourné contre ses utilisateurs, une domination qui s'affaiblit, se détend, s'empoisonne elle-même, une autre qui fait son entrée, masquée<sup>22</sup> ». Définie comme une histoire du présent, c'est-à-dire comme une tentative pour « saisir et comprendre le présent<sup>23</sup> », la généalogie part donc de ce qui aujourd'hui pose problème pour s'attarder à certains épisodes du passé qui sont selon toute vraisemblance directement impliqués dans sa formation.

Dans une telle perspective, ce qui pose aujourd'hui problème dans la discipline des relations internationales vient précisément de la difficulté à théoriser ce domaine singulier du politique. Difficulté surgissant, comme l'avait bien vu il y a plusieurs années Martin Wight, de ce que l'activité théorique devait pour ainsi dire nécessairement se faire dans et à partir d'une langue qui ne semblait tout compte fait pas la plus appropriée. Ainsi Wight écrivait-il :

20. Michel FOUCAULT, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », dans Suzanne BACHELARD, dir., *Hommage à Jean Hyppolite*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 159.

21. Consulter par exemple Robert GILPIN, « The Richness of the Tradition of Political Realism », dans Robert O. KEOHANE, dir., *op. cit.*, pp. 301-321.

22. Michel FOUCAULT, *op. cit.*, p. 161.

23. Lawrence OLIVIER, Michel Foucault. *Penser au temps du nihilisme*, Montréal, Liber, 1995, p. 80. Il va sans dire qu'une telle « histoire du présent » n'a pas grand-chose à voir avec cette histoire présentiste à la Gilpin qui aborde le passé à partir du seul présent et l'investit ce faisant d'idées, d'institutions et de préoccupations qui en sont absentes et deviennent donc anachroniques. Pour une critique de cette histoire présentiste dans le domaine de l'histoire des idées, consulter Quentin SKINNER, « Meaning and Understanding in the History of Ideas (1969) », dans James TULLY, dir., *Meaning & Context. Quentin Skinner and His Critics*, Princeton, Princeton University Press, 1988, pp. 29-67 ainsi que Jens BARTELSON, *A Genealogy of Sovereignty*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, chap. 3.

ce que j'ai tenté d'exprimer est une absence de congruence entre la théorie internationale et la pratique diplomatique, un genre de résistance de la part de la politique internationale à se laisser théoriser. La raison vient de ce que l'activité théorique doit être faite dans le langage de la théorie politique et de la loi. Mais ce langage est celui approprié au contrôle par l'homme de sa vie sociale. La théorie internationale est au contraire une théorie de la survie<sup>24</sup>.

Inspiré par la réflexion de Wight, l'objectif consistera donc ici à éclairer la manière dont s'est justement constitué le projet d'une connaissance du domaine des relations internationales ; projet qui représente encore aujourd'hui le sol sur lequel s'appuie la discipline et se nourrit l'activité théorique. En tant que telle, la démarche généalogique et l'interprétation critique qu'elle permet de faire rendent donc possible d'entreprendre l'exploration interne d'une discipline, de son horizon analytique comme de ce qu'elle prend trop souvent pour acquis. À cet égard, cette démarche implique donc une forme de déconstruction qui a comme principal objectif de rendre problématique l'image cohérente que l'on a de l'activité théorique et de son développement dans un domaine donné. La généalogie consistera finalement à évoquer un moment particulier ou exemplaire de ce projet d'une connaissance politique du domaine international que l'on aura alors conçu comme un « objet » intelligible.

## II – Le Léviathan et l'horizon des relations internationales

« ... À tous moments les rois et les personnes qui détiennent l'autorité souveraine sont à cause de leur indépendance dans une continuelle suspicion, et dans la situation et la posture des gladiateurs, leurs armes pointées, les yeux de chacun fixés sur l'autre<sup>25</sup> ... ». La figure du philosophe anglais Thomas Hobbes, qui décrit ici l'état de nature dans lequel se retrouvent selon lui les États, apparaît d'une certaine façon comme emblématique de cette manière, jusqu'alors tout à fait inédite, de penser le politique et de réfléchir au politique à partir du XVII<sup>e</sup> siècle en Occident.

Au sortir du Moyen Âge, alors que le processus de fractionnement et de désintégration de l'autorité atteint son paroxysme, la théorie politique, qui s'était jusqu'alors essentiellement préoccupée de définir l'étendue et les limites du gouvernement<sup>26</sup>, est en effet confrontée à la nécessité de réfléchir à sa pratique alors même que la notion de communauté perd de plus en plus son sens. Ainsi, par exemple, la révolte réaliste associée au nom de Machiavel vise-t-elle précisément à reformuler l'objet de la théorie politique de telle manière qu'elle puisse enfin exprimer, selon le mot de Sheldon Wolin, « ... la réalité

24. Martin WIGHT, « Why Is There No International Theory ? », dans Herbert BUTTERFIELD et Martin WIGHT, dir., *Diplomatic Investigations: Essays in the Theory of International Politics*, Londres, George Allen & Unwin, 1966, p. 33.

25. Thomas HOBBS, *Léviathan*, traduit par François Tricaud, Paris, Sirey, 1971 (1651), p. 126.

26. Consulter Antony BLACK, *Political Thought in Europe, 1250-1450*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 87 ainsi que Michel SENELLART, *Les arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995, pp. 23-24.



des individus, des groupes et des États se disputant pour acquérir un avantage au sein d'un espace déterminé<sup>27</sup> ». Machiavel pourtant ne parviendra pas à résoudre la question de la satisfaction des divers intérêts potentiellement conflictuels qui animent alors chacune des individualités concurrentes. Cela, tout simplement parce que celui-ci raisonne non pas à partir de l'État lui-même comme on le fera au siècle suivant, mais bien au contraire « sur fond de son absence<sup>28</sup> ».

Une part de la difficulté à laquelle celui-ci est confronté vient de ce que la catégorie « politique » elle-même ne renvoie pas encore à des modes parfaitement distincts de pensée et d'action. Plus précisément, les tensions historiques qui animent la relation entre « expérience » et « attente » ne se sont toujours pas cristallisées pour former, ne fût-ce qu'à un niveau symbolique<sup>29</sup>, une configuration résolument nouvelle<sup>30</sup>. D'où, aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, ce fardeau conceptuel qui pèse de plus en plus sur la théorie politique et dont la problématique principale consiste à élaborer, sur la base d'une liberté absolue des individus et du vide éthique<sup>31</sup> qui y est consécutif, le principe d'une société politique. Dans cette perspective, le phénomène que la littérature associe le plus souvent au processus de sécularisation du politique correspond plus précisément aux processus de territorialisation du politique et de fragmentation des territoires<sup>32</sup>. Ces nouveaux espaces politiques exclusifs acquièrent au xvii<sup>e</sup> siècle une importante autonomie qui ne supporte désormais plus de juridictions ou d'autorités concurrentes ou rivaless<sup>33</sup>. Les discus-

27. Seldon WOLIN, *Politics and Vision: Continuity and Innovation in Western Political Thought*, Boston, Little, Brown & Company, 1960, p. 239. Senellart écrit : « Ce n'est pas encore l'« État » qui structure l'organisation interne du gouvernement. », Michel SENELLART, *op. cit.*, p. 25.

28. *Ibid.*, p. 205.

29. Sur l'importance de cette dimension symbolique en matière de pensée politique, consulter Michael WALZER, « On the Role of Symbolism in Political Thought », *Political Science Quarterly*, vol. LXXXII, no. 2, juin 1967, pp. 191-204 et, plus près de l'étude des relations internationales, consulter Ronald J. DEIBERT, « "Exorcismus Theoriae": Pragmatism, Metaphors and the Return of the Medieval in IR Theory », *European Journal of International Relations*, vol. 3, no. 2, juin 1997, pp. 167-192.

30. Sur ces catégories épistémologiques, consulter Reinhart KOSSELLECK, *Futures Past. On the Semantics of Historical Time*, Cambridge, The Massachusetts Institute of Technology Press, 1985 (1979), pp. 267-288. Consulter aussi Alessandro PIZZORNO, « Politics Unbound », dans Charles S. MAIER, dir., *Changing Boundaries of the Political: Essays on the Evolving Balance Between the State and Society, Public and Private in Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, pp. 27-62.

31. John DUNN, *La pensée politique de John Locke : une présentation historique de la thèse exposée dans les « Deux traités du gouvernement »*, Paris, Presses universitaires de France, 1991 (1969), p. 88.

32. Quentin SKINNER, « The State », dans Terence BALL, James FARR et Russell L. HANSON, dir., *Political Innovation and Conceptual Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 102. Consulter aussi Jouni HAKLI, « Territoriality and the Rise of Modern State », *Fennia* (Finlande), no. 172, 1994, pp. 1-82.

33. Sur la constitution de cette « exclusivité », consulter Hendrik SPRUYT, *Sovereign State and Its Competitors. An Analysis of Systems Change*, Princeton, Princeton University Press, 1994.

sions portent alors sur l'existence de la société politique<sup>34</sup> et Hobbes, plus que tout autre penseur peut-être, s'attachera, sans recourir à un argument de droit divin dorénavant impossible<sup>35</sup>, à en définir rigoureusement les conditions d'existence.

Obsédé par la peur viscérale de vivre dans une situation de guerre civile qu'il associait à un vide politique, la principale crainte de Hobbes portait sur les risques associés à une absence de pouvoir. Absence de pouvoir qui aurait selon lui inexorablement signalé le retour brutal de l'insécurité et de la misère caractéristiques des conditions d'existence des hommes dans l'état de nature. Ainsi Hobbes aura-t-il consacré l'essentiel de ses réflexions à la discussion et à la résolution de ce qu'il présentait, sur un mode fondamentalement rhétorique, comme l'antinomie anarchie/unité<sup>36</sup>. L'origine de cette antinomie résiderait, selon Hobbes, dans l'égalité fondamentale des hommes eu égard à leurs aptitudes et dans l'égalité de leur espoir d'atteindre les fins qui en résultent. Aucun homme, écrit Hobbes, «... ne peut réclamer pour lui-même un avantage auquel un autre ne puisse prétendre». De là cette situation où pour «... leur propre conservation, mais parfois seulement [pour] leur agrément», «... chacun s'efforce de détruire ou de dominer l'autre». Cette situation naturelle des hommes en est une «solitaire, besogneuse, pénible, quasi-animale, et brève»; en un mot, elle est l'expression d'une vie belliqueuse «où chacun est l'ennemi de chacun» et où aucun droit (ni aucun devoir) et aucune justice (ni aucune injustice), autre que celui du plus fort, n'existent<sup>37</sup>. L'ensemble du droit de la nature se résume assez simplement ici au «... droit de se défendre par tous les moyens dont on dispose<sup>38</sup>».

Pour Hobbes, la solution pour échapper à cette condition naturelle qui place l'ensemble des hommes dans un état de peur continuelle consiste, pour chacun de ceux-ci, à invoquer, d'une part, «la crainte de la mort» ainsi que «le désir des choses nécessaires à une vie agréable» et, d'autre part, une loi naturelle, la première, qui stipule que tous doivent rechercher et poursuivre la paix. D'où la possibilité qui surgit alors à ce que, «quand les autres y consentent aussi», un homme abandonne volontairement le droit qu'il «a sur toute chose» et «se contente d'autant de liberté à l'égard des autres qu'on en

34. Hobbes demeure probablement la principale figure de cette représentation du politique telle qu'elle s'exprime dans l'activité théorique en relations internationales tout simplement, car il est véritablement le premier à l'articuler dans le contexte d'un espace politique en apparence fermé sur lui-même. Pour une remarquable interprétation de la conception «platonicienne» du politique dans laquelle s'inscrit Hobbes, consulter Paul SAURETTE, «I Mistrust all Systematizers and Avoid Them»: Nietzsche, Arendt and the Crisis of the Will to Order in International Relations Theory», *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 25, no. 1, printemps 1996, pp. 1-28.

35. Léo STRAUSS, *Droit naturel et histoire*, Paris, Plon, 1954 (1953), p. 161.

36. Consulter Norberto BOBBIO, *Thomas Hobbes and the Natural Law Tradition*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993, p. 29.

37. Thomas HOBBS, *op. cit.*, pp. 121-125.

38. *Ibid.*, p. 129.

concéderait aux autres à l'égard de soi-même<sup>39</sup> ». Ce droit que tous abandonnent est alors transmis par contrat à un homme ou à une assemblée qui assume, « en une seule volonté<sup>40</sup> », la personnalité de chacun. C'est ainsi selon Hobbes que se génère le *Léviathan*, ce « Dieu mortel » titulaire désormais désigné du commandement en qui « réside l'essence de la République » et auquel les hommes doivent aussi bien leur paix que leur protection<sup>41</sup>.

Manifestation privilégiée du pouvoir de la connaissance qui ne peut être mesuré qu'à l'aune « des calamités » qui naissent de son absence<sup>42</sup>, l'État deviendra rapidement le principal fondement de toute société alors que la catégorie politique elle-même ne s'exprimera bientôt plus que *dans* et *par* l'État. Avec Hobbes en effet, le « lieu du politique » est désormais réduit à l'État et est placé sous le double signe de la connaissance et de l'autorité. Hors de cette représentation, le pouvoir et l'ignorance régneraient en maîtres sur un domaine qui resterait, ni plus ni moins, politiquement stérile et, surtout, difficilement imaginable. La représentation de ce lieu du politique que nous donne Hobbes ne repose pas, en effet, sur autre chose que sur l'État dont l'existence s'offre dorénavant comme la seule et unique expression possible du politique.

C'est donc avec Hobbes, avec son désir de circonscrire systématiquement le lieu du politique<sup>43</sup>, que s'est finalement posée dans toute sa profondeur ontologique la question de l'existence d'un tel domaine extérieur à l'État territorial<sup>44</sup> et, surtout, qu'est apparue la nécessité de penser ce domaine international qui se trouvait en quelque sorte projeté hors de tout espace

39. *Ibid.*, pp. 127-130.

40. *Ibid.*, p. 177. Consulter aussi France TINLAND, « Formes et effets de la représentation dans le "Leviathan" », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 18, no. 49, 1980, pp. 41-65.

41. Thomas HOBBS, *op. cit.*, pp. 177-178.

42. L'idée qui traverse l'ensemble des travaux de Hobbes, c'est non seulement la possibilité d'une connaissance du politique, mais c'est aussi et surtout la possibilité même d'une existence qui puisse être dite politique. En effet les mêmes arguments, liés au risque d'une absence de connaissance, sont invoqués par Hobbes lorsqu'il s'agit d'évaluer les commodités que procure un pouvoir politique souverain. Comparer ce qu'en dit Hobbes dans son *De Corpore politico*, Saint-Étienne, Centre interuniversitaire d'Éditions et de Rééditions, 1973, p. 8 ainsi que dans le *Léviathan*, *op. cit.*, p. 38.

43. La solution avancée par Hobbes vient en quelque sorte clore les débats amorcés six siècles plus tôt avec les *Dictatus papae* (1074-1075) du pape Grégoire VII (1015/20-1085) qui déclenchèrent la *Révolte des Investitures* opposant un pouvoir temporel au pouvoir spirituel. Dans son texte plein de finesse, Alessandro Pizzorno écrit : « The Hobbesian moment seemed to be the definitive response to the Gregorian one. » Alessandro Pizzorno, *op. cit.*, p. 55. Un historien suggérera même que « ... le concept grégorien de l'église demandait presque l'invention du concept d'État ... ». Joseph STRAYER, *On the Medieval Origins of the Modern State*, Princeton, Princeton University Press, 1970, p. 22.

44. Hannah Arendt a bien montré que le lieu du politique n'avait pas pour les Grecs de « localisation physique » et qu'il renvoyait plutôt à « [...] l'organisation du peuple qui vient de ce que l'on agit et parle ensemble, et son espace véritable s'étend entre les hommes qui vivent ensemble dans ce but, en quelque lieu qu'ils se trouvent ». Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1981 (1963), p. 258, [c'est nous qui soulignons].

spécifiquement politique<sup>45</sup>. Dans ces circonstances, que Hobbes soit revendiqué comme l'un des principaux précurseurs de la théorie des relations internationales ne saurait véritablement nous surprendre. L'idée d'un état de nature anarchique est en effet au cœur de la représentation chargée de nombreux symboles que se font la majorité des théoriciens de ce domaine extérieur à l'État : absence d'autorité, absence de sécurité, règne de la puissance et des intérêts bruts, menace perpétuelle de guerre, etc. Pourtant, en insistant ainsi sur l'état de nature en quelque sorte pré-politique qui permet à Hobbes de « fonder » son argument<sup>46</sup>, ces théoriciens négligent plus fondamentalement de constater que ce qui « fonde » *ipso facto* un tel domaine international, ce n'est rien d'autre que l'État lui-même. Ainsi le domaine international devient-il, à son tour, le théâtre d'une véritable mise en scène de l'État qui y puise dès lors une part importante de son identité et de sa légitimité. Mise en scène fondamentalement non politique, faut-il le souligner, puisque c'est la clôture de ces multiples lieux du politique sur eux-mêmes, assurant ainsi « l'ordre des choses humaines », qui établit finalement l'arrière-plan logique à partir duquel pourra finalement être représenté le domaine international.

Ainsi le concept d'État deviendra-t-il central et contribuera à organiser l'ensemble du domaine international lui-même dont la cohérence, aussi bien logique qu'historique, en dépend pour une part importante. En témoigne, par exemple, le caractère en apparence dual du concept de souveraineté qui représente « ... l'expression interne et externe ... d'une même idée<sup>47</sup> » et qui assure, ce faisant, la cohésion de l'ensemble auquel elle renvoie. Cette cohésion, qui donne à la science politique comme à la discipline des relations internationales leur cohérence respective, ne repose cependant sur aucune essence qui la rendrait intelligible. Bien au contraire, suggère Jens Bartelson, aussitôt que nous commençons à nous interroger pour savoir si le concept de souveraineté doit renvoyer à quelque chose qui serait nécessairement présent dans le monde empirique, nous nous heurtons au fait que notre compréhension du concept lui-même présuppose la distinction que nous y avons d'ores et déjà établi. Ainsi, l'évidence à laquelle renvoie le concept de souveraineté

45. Bien entendu Hobbes ne se représentait pas nécessairement la situation de cette façon. En fait, il suggère que les conditions de vie des États dans l'état de nature ne sont pas semblables à celles des hommes. Quoi qu'il en soit de cette condition, le fait demeure qu'un Autre espace extérieur surgit ici. La nature de cet espace constituera précisément l'objet du débat entre idéaliste et réaliste. Nous développons une telle analyse de la pensée de Thomas Hobbes dans Jean-François THIBAUT, *Activité théorique et relations internationales : les limites d'un imaginaire apolitique*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité, note de recherche #5, mars 1996. Pour un bon exposé récent sur les qualités de « repoussoir » de l'état de nature, consulter Pascale PASQUINO, « Thomas Hobbes. La condition naturelle de l'humanité », *Revue française de science politique*, vol. 44, no. 2, 1994, pp. 294-307.

46. Pour une analyse du caractère « fondationnel » de cette pensée, consulter Arthur RIPSTEIN, « Foundationalism in Political Theory », *Philosophy & Public Affairs*, vol. 16, no. 2, 1987, pp. 115-137.

47. F.H. HINSLEY, *Sovereignty*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 (1973), p. 158.

dans la discipline des relations internationales a précisément comme condition l'ambiguïté fondamentale du concept lui-même<sup>48</sup>.

### III – Morgenthau et la problématique « internationale »

Si, à première vue, Morgenthau ne semble pas vraiment reconnaître l'importance de cette distinction entre un lieu (du politique) et un domaine (non politique) distincts l'un de l'autre – selon Raymond Aron, cette distinction entre intra-étatique et inter-étatique reste chez lui implicite plutôt qu'explicite<sup>49</sup> –, il s'y heurtera néanmoins directement et consacrera une part importante de ses travaux à réfléchir sur des questions qui lui sont étroitement liées.

Ainsi, juriste de formation, Morgenthau critiquera dans ses premiers travaux le caractère strictement juridique des conceptions et des catégories du droit international. Selon lui, l'exclusion de toute dimension politique aurait considérablement limité la pertinence des démarches et des tentatives visant à faire du droit international un instrument valable permettant de fonder un ordre international<sup>50</sup>. Un peu plus tard, dans son premier et important livre publié aux États-Unis où il immigre en 1937, Morgenthau délaisse le domaine du droit international et tente cette fois de poser les limites d'une conception rationaliste du politique fondée sur une fausse analogie avec les sciences naturelles et reposant de ce fait sur une compréhension erronée de l'importance des conflits moraux. Le principal problème venait selon lui du fait qu'en réduisant le politique à l'État, la philosophie politique occidentale avait plus profondément cherché à faire l'économie même du politique<sup>51</sup>. Enfin, plusieurs années plus tard, alors que sa principale contribution analytique à la théorie des relations internationales est derrière lui et que sa réputation aux États-Unis (et dans le monde) est d'ores et déjà faite, Morgenthau défend toujours l'idée d'une restauration de la politique en tant que sphère autonome de pensée et d'action<sup>52</sup>. Ce qui avait été abordé par l'intermédiaire du droit international en 1933 et qui était somme toute toujours prudemment présenté en 1946, le sera d'une manière beaucoup plus directe en 1958. Entre ces deux dernières étapes Morgenthau aura été confronté avec son principal problème, celui des relations internationales, qui agira en quelque sorte comme un révélateur de ses préoccupations centrales.

48. Jens BARTELSON, *op. cit.*, pp. 51-52.

49. Raymond ARON, *op. cit.*, p. 583.

50. Hans J. MORGENTHAU, *La notion du "politique" et la théorie des différends internationaux*, Paris, Sirey, 1933; Hans J. MORGENTHAU, *La réalité des normes*, Paris, Sirey, 1934. Sur les travaux de Morgenthau durant cette période, consulter Niels AMSTRUP, « The "Early" Morgenthau. A Comment on the Intellectual Origins of Realism », *Cooperation and Conflict*, vol. 13, 1978, pp. 163-175 ainsi que Alfons SÖLLNER, « German Conservatism in America: Morgenthau's Political Realism », *Nomos*, no. 72, été 1987, pp. 161-172.

51. Hans J. MORGENTHAU, *Scientific Man vs Power Politics*, *op. cit.*, pp. 87, 102.

52. Hans J. MORGENTHAU, *Dilemmas of Politics*, Chicago, University of Chicago Press, 1958.

Car c'est bel et bien dans son *Politics Among Nations*, dont la première édition paraît en 1948, que Morgenthau rencontre la problématique de la différence entre « lieu » et « domaine » et qu'il observe alors directement la ligne de front de la pensée politique moderne qui constitue possiblement l'horizon indépassable d'une connaissance et d'une intellection des relations internationales<sup>53</sup>. L'ouvrage vise en effet à détecter et à comprendre « ... les forces qui déterminent les relations politiques entre les nations, ... les manières par lesquelles ces forces agissent les unes sur les autres ainsi que sur les relations et institutions politiques internationales<sup>54</sup> ». Cependant, pour une raison qui reste mystérieuse, Morgenthau suggère que contrairement à d'autres disciplines sociales, cette tâche n'est pas évidente en relations internationales. Les arguments alors invoqués, et qu'il emprunte d'ailleurs à d'autres auteurs, évoquent l'idée d'une « dualité » qui obligerait l'observateur et l'analyste des relations internationales à naviguer « ... dans deux domaines différents et opposés » et surtout, en tant que politologue cette fois, à *se déplacer* « ... dans le champ international<sup>55</sup>... ». La conclusion que tirera Morgenthau de l'expression d'une telle différence est à bien des égards surprenante. Contre toute attente, la politique internationale serait simplement « ... distincte de l'histoire récente et des événements courants » et elle ne devrait pas non plus être « ... réduite aux règles et institutions légales<sup>56</sup> ».

Directement confronté, comme il le laisse lui-même entendre, à la « dualité » que suppose selon toute vraisemblance le domaine des relations internationales, Morgenthau peine pourtant à proclamer explicitement ce qu'il sous-entend par ailleurs implicitement. L'hésitation se transformera en affirmation négative un peu plus loin dans l'ouvrage alors que la nature de la différence est cette fois identifiée plus franchement mais du même coup totalement vidée de sa substance : « La politique internationale et la politique domestique ne sont que deux manifestations différentes d'un même phénomène ... Ces manifestations diffèrent ... parce que différentes conditions morales, politiques et sociales prévalent dans chacune des sphères .... Ainsi, la différence ... en est-elle une de degré et non pas d'espèce<sup>57</sup>. »

53. Déjà dans son *Scientific Man vs Power Politics*, Morgenthau insistait sur le fait que « ... notre monde est politiquement moins « uni » aujourd'hui qu'il ne l'a toujours été dans l'histoire du système d'État moderne ; car à aucun moment durant cette période de l'histoire le monde occidental n'aura été aussi divisé moralement et politiquement qu'il ne l'est aujourd'hui. », *op. cit.*, p. 86.

54. Hans. J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations. The Struggle for Power and Peace*, New York, Alfred A. Knopf, 1948, p. 3. Les diverses éditions citées seront distinguées par leurs années de publication.

55. Morgenthau cite dans l'ordre Charles E. MARTIN (*Proceedings of the Eight Conference of Teachers of International Law and Related Subjects*, Washington, D.C., Carnegie Endowment for International Peace, 1946, p. 66) et Grayson KIRK (*American Journal of International Law*, vol. 39, 1945, pp. 369-370). Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations* (1948), *op. cit.*, pp. 3-4.

56. *Ibid.*, (1948), p. 4.

57. *Ibid.*, (1948), p. 21. Consulter aussi Hans J. MORGENTHAU, *Scientific Man vs Power Politics*, *op. cit.*, p. 45. Sur l'importance de ce discours de la négation de l'Autre dans la théorie des relations internationales, consulter R.B.J. WALKER, *Inside/Outside*, *op. cit.*, p. 152.

Différence de degré seulement et non pas de genre ou d'espèce car la sphère du politique, quelle que soit la forme que celle-ci peut effectivement prendre, est préoccupée par la lutte pour le pouvoir : « la politique internationale, comme toute politique, est une lutte pour le pouvoir<sup>58</sup> ». Simplement, en tant que champ particulier du politique, les relations internationales mettraient à la disposition des acteurs qui la composent, c'est-à-dire essentiellement des États, des moyens considérablement plus vastes et importants que ceux dont peuvent bénéficier les autres champs. La théorie des relations internationales serait selon Morgenthau l'interface entre le « récit historique » et la « pensée politique » ; s'appuyant sur la récurrence du premier, la seconde permettrait ainsi d'identifier la nature ou l'essence caractérisant ce champ particulier du politique. Seules les conditions entourant cette lutte continuelle pour le pouvoir changent selon que la scène est intérieure ou internationale<sup>59</sup>.

Le pouvoir donc, mais encore<sup>60</sup> ! Morgenthau a certainement raison, mais l'une des difficultés auxquelles il sera directement confronté consiste à lier ensemble deux prémisses fondamentalement irréconciliables<sup>61</sup>. La première tient à son projet de fonder ce domaine international dans la sphère du politique. La seconde tient cette fois à l'autonomie qu'il entend accorder à l'étude des relations internationales ; laquelle autonomie viendrait en quelque sorte légitimer formellement l'indépendance analytique de l'étude de ce domaine. La difficulté consiste en fait à vouloir poser un seul concept du politique – valable aussi bien pour la science politique que pour l'État –, mais à refuser ensuite d'admettre qu'une solution, celle de Hobbes justement, a déjà été avancée pour résoudre les problèmes associés à l'absence d'autorité et au désir qu'avait l'homme d'en dominer un autre. Selon Morgenthau, « ... la théorie internationale ne reflète guère le besoin d'un développement similaire entre les États<sup>62</sup> ». Quelles sont donc les raisons qui font qu'une solution fondée sur une « analogie domestique » ne serait ni possible, ni même rationnellement envisageable pour les États et pour la théorie des relations internationales ?

58. Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations* (1948), *op. cit.*, p. 13.

59. *Ibid.*, p. 17.

60. On doit à Raymond Aron d'avoir critiqué Morgenthau et d'avoir distingué entre les concepts de pouvoir et de puissance qui, dans la langue anglaise, sont exprimés par un seul mot : *power*. Consulter Raymond ARON, « Macht, power, puissance : prose démocratique ou poésie démoniaque ? (1967) », dans Raymond ARON, *Études politiques*, Paris, Gallimard, 1972, pp. 171-194.

61. Une autre difficulté vient du fait qu'en décrivant la réalité internationale de cette manière, Morgenthau ne l'explique absolument pas. Sur cette difficulté, consulter l'analyse de Innis L. CLAUDE, Jr., *Power and International Relations*, New York, Random House, 1962, pp. 25-37.

62. Hans J. MORGENTHAU, « The Intellectual and Political Functions of a Theory of International Politics », dans Hans J. MORGENTHAU, *Politics in the Twentieth Century*, vol. 1 : *The Decline of Democratic Politics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962, p. 64. Consulter aussi Hans J. MORGENTHAU, « The Nature and Limits of a Theory of International Politics », dans William T.R. FOX, dir., *Theoretical Aspects of International Relations*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1959, pp. 15-28.

Morgenthau reste très ambivalent sur ce sujet. C'est dans la perspective d'une telle hésitation à affirmer explicitement l'autonomie analytique de la discipline des relations internationales et à clarifier les nombreuses contradictions que celle-ci entraîne, qu'il convient d'interpréter l'ajout dans la seconde édition révisée et augmentée de *Politics Among Nations* (1954), d'un premier chapitre présentant les six principes sur lesquels Morgenthau fonde son analyse réaliste et suggérant que celle-ci doit être clairement distinguée de celle inspirée par les conceptions chimériques entretenues par l'Autre « école ». Plus précisément, cet ajout indique-t-il simplement, comme l'affirme d'ailleurs Morgenthau dans sa préface, que des développements sont survenus dans la pensée de l'auteur<sup>63</sup> ou ne signale-t-il pas plutôt une véritable sensibilité identitaire que dissimulent tout compte fait bien mal ses considérations faussement épistémologiques ? Après tout, pour Morgenthau, la politique est un art et non pas une science<sup>64</sup>.

#### IV – Morgenthau et le débat entre idéalisme et réalisme

Formellement, le débat entre idéalistes et réalistes n'occupe que les premières pages de la seconde édition de *Politics Among Nations* et sa principale fonction semble consister à « introduire » les principes fondamentaux du réalisme politique que Morgenthau inscrit *a contrario* de ceux avancés par l'idéalisme. Le débat opposant ces deux écoles de pensée porterait en effet sur leurs conceptions divergentes « ... de la nature de l'homme, de la société et de la politique<sup>65</sup> ». Plus précisément, la première école, l'école idéaliste, pose l'idée selon laquelle « ... un ordre politique rationnel et moral, dérivé de principes abstraits universellement valides, pourrait être achevé ici et maintenant<sup>66</sup> » alors que l'autre école, l'école réaliste, croit au contraire, « ... que le monde, tout imparfait qu'il soit d'un point de vue rationnel, est le résultat de forces inhérentes à la nature humaine<sup>67</sup> ».

La lettre du texte elle-même ne nous éclaire finalement guère sur ce débat par lequel Morgenthau a cru bon ouvrir la seconde édition de son *Politics Among Nations*. Pour Stanley Hoffmann, « ... il y a quelque chose d'exaspérant à réduire « l'histoire de la pensée politique » moderne au débat somme toute paroissial entre des libéraux pleins d'entrain, mais dépourvus de tout sens

63. Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations* (1954), *op. cit.*, p. viii.

64. Hans J. MORGENTHAU, *Scientific Man vs Power Politics*, *op. cit.*, p. 10. Cet ouvrage illustre explicitement les attaques de Morgenthau contre ceux qui veulent modeler le projet d'une science du social sur l'exemple des sciences de la nature. A cet égard, il témoigne clairement du fait que Morgenthau ne s'enthousiasmait absolument pas des idées positivistes. Son désir de scientificité se retrouve essentiellement dans *Politics Among Nations* et n'est sans doute pas étranger aux difficultés que Morgenthau a à concevoir et à penser deux sphères politiques distinctes ainsi qu'à articuler une critique de la décadence de la pensée politique moderne sur laquelle il puisse en même temps faire reposer ses préoccupations relatives aux relations internationales.

65. Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations* (1954), *op. cit.*, p. 3.

66. *Ibid.*

67. *Ibid.* pp. 3-4.



tragique et des conservateurs froids et dénués de grands projets (designs)<sup>68</sup>. L'exaspération de Hoffmann tient ici au caractère parfaitement artificiel de ce débat dont la seule utilité apparente consisterait à « nous » protéger « ... de diverses variétés d'irréalismes – telles les approches moraliste ou légaliste<sup>69</sup> ».

Selon Morgenthau, le danger que pose l'idéalisme ne tient en effet pas aux politiques que défendent ceux qui adhèrent à cette école de pensée. En fait, écrit-il, les unes et les autres correspondent souvent de telle sorte que « [f]réquemment et de façon typique, le même genre de politiques peuvent être et furent en fait supportées par chacune des écoles de pensée<sup>70</sup> ». Plus profondément, pour Morgenthau le danger vient plutôt des « raisons » différentes invoquées par chacune de ces écoles. Alors que celles des réalistes s'appuieraient sur une base selon lui solide (« forces inhérentes à la nature humaine »), celles des idéalistes seraient mal fondées et, pour cette raison, fragiles et discutables. Ainsi, par exemple, ces raisons pourraient être invoquées à l'appui de politiques qui, parce que mal fondées, seraient par conséquent très hasardeuses<sup>71</sup>. Selon Morgenthau, le choix qui se pose n'en est donc pas un « ... entre des principes moraux et un intérêt national dénué de dignité morale, mais entre un ensemble de principes séparé de la réalité politique et un autre ensemble ... de principes dérivé de la réalité politique<sup>72</sup> ».

Ce débat entre idéalistes et réalistes ne porte donc pas, comme on serait porté à le croire, simplement sur des principes moraux antagonistes. A.J.H. Murray a clairement montré que cette « question morale » avait des racines profondes dans l'œuvre de Morgenthau et que l'attention que l'auteur porte à ce thème n'a surtout pas la fonction strictement instrumentale et rhétorique que de nombreux analystes veulent bien y voir<sup>73</sup>. Mais plutôt, le débat porte sur la nature même de la « réalité politique » qui, n'étant pas la même pour les uns et pour les autres, n'aurait tout simplement pas les mêmes « exigences » morales<sup>74</sup>. Pour Morgenthau, il ne suffit certainement pas de développer contre l'idéalisme – comme le fera l'historien britannique E.H. Carr que Morgenthau critiquera sévèrement – une conception relativiste de la moralité

68. Stanley HOFFMANN, « Notes on the Limits of "Realism" », *Social Research*, vol. 48, no. 4, hiver, 1981, p. 654.

69. *Ibid.*

70. Hans J. MORGENTHAU, « The Problem of National Interest », dans MORGENTHAU, *The Decline of Democratic Politics*, op. cit., p. 79.

71. *Ibid.*, p. 100.

72. Hans J. MORGENTHAU, *In Defense of the National Interest. A Critical Examination of American Foreign Policy*, New York, Alfred A. Knopf, 1951, pp. 222-223.

73. A.J.H. MURRAY, « The Moral Politics of Hans Morgenthau », *The Review of Politics*, vol. 58, no. 1, hiver 1996, pp. 81-107.

74. Roger Ivan Epp souligne par ailleurs que ces références à des principes moraux n'apparaissent que dans la seconde édition de *Politics Among Nations*. Consulter Roger Ivan Epp, *Power Politics and the Civitas Terrena: The Augustinian Sources of Anglo-American Thought in International Relations*, Thèse de doctorat non publiée, Queen's University, Kingston, juin 1990, p. 366n17.

qui permettrait ultimement d'échapper aux conséquences logiques du réalisme politique<sup>75</sup>.

Dans ces circonstances, le débat sur les « principes moraux » apparaît non seulement comme un affrontement concernant deux manières distinctes de « penser » le politique<sup>76</sup> mais aussi comme une nécessité de penser deux régions en apparence distinctes du politique<sup>77</sup>. Alors que pour les idéalistes, la solution logique devrait analogiquement refléter celle avancée par Hobbes dans le cadre du *Léviathan*, pour les réalistes au contraire, cette solution ne peut être envisagée que comme l'expression d'un « ... équilibre toujours provisoire des intérêts » et comme le reflet du « ... règlement toujours précaire des conflits<sup>78</sup> ».

Le problème fondamental que soulève la pensée idéaliste pour Morgenthau, c'est que la solution sur laquelle celle-ci s'appuie – c'est-à-dire *grosso modo* la solution avancée par Hobbes – aurait largement contribué à réduire l'espace du politique. Ainsi les idéalistes l'auraient-ils non seulement vidé de ce qui le distinguait ultimement des autres sphères de l'action humaine – tout particulièrement de l'économie et du droit –, mais ils auraient de ce fait grandement limité la possibilité qu'une véritable pensée politique puisse se développer au sein de cet espace international.

Dans la perspective qui nous préoccupe ici, la question qui se pose est donc la suivante : pourquoi avancer deux solutions, comme souhaite le faire Morgenthau, si ce n'est pour refléter l'existence d'une double réalité que celui-ci se refuse cependant, comme nous l'avons vue, à accepter. La seule différence que celui-ci veut bien reconnaître en est une de degré. Plus précisément, pourquoi la solution avancée par Hobbes serait-elle, dans ces circonstances, inapplicable dans le domaine international ? Morgenthau ne répond pas à ces questions parce qu'il ne peut tout simplement pas y répondre<sup>79</sup>. La tension entre sa conception architectonique du politique et la représentation qu'il donne par ailleurs des relations internationales suggère la présence d'une résistance qui traverse l'ensemble de sa contribution à la théorie des relations

75. Hans J. MORGENTHAU, « The Surrender to the Immanence of Power : E.H. Carr », dans Hans J. MORGENTHAU, *Politics in the Twentieth Century*, vol. 3: *The Restoration of American Politics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962, p. 43.

76. Hans J. MORGENTHAU, « The Problem of National Interest », *op. cit.*, p. 100.

77. Hans J. MORGENTHAU, *Scientific Man vs Power Politics*, *op. cit.*, p. 71.

78. Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations* (1954), *op. cit.*, pp. 3-4.

79. Confronté à l'argument de Hobbes qui suggère que les États dans l'état de nature ne sont pas placés devant les mêmes contraintes que les individus dans l'état de nature, Morgenthau tente, sans grande conviction d'ailleurs, de montrer que l'État n'est pas en mesure d'assurer seul l'ordre intérieur. Consulter ce qu'il en dit dans Hans J. MORGENTHAU, *ibid.*, (1954), p. 476.

internationales<sup>80</sup>. Il faut donc, pour comprendre le sens et la portée de ce débat entre idéalisme et réalisme, le poser dans une perspective plus vaste qui trahit alors nettement l'incommensurabilité ontologique qui est au centre de la résistance de Morgenthau et qui permet d'évoquer la présence d'un horizon qui aura été pour celui-ci indépassable. Dans la perspective déconstructiviste qui est celle adoptée dans cet article, c'est donc la « vérité » non contestée sur laquelle repose le débat entre idéalisme et réalisme qui constitue le véritable enjeu et il porte de façon fondamentale sur la démarcation d'un domaine de connaissance qu'il s'agit en conséquence d'organiser.

## V – Le libéralisme, le refus du politique et la présence de l'Autre

Morgenthau reproche par-dessus tout à l'école idéaliste d'avoir « déprécié » et « répudié » la question du pouvoir politique<sup>81</sup> ainsi que d'avoir tenté d'éliminer, de cette façon, le problème ontologique posé par l'existence d'un domaine international renvoyant à une réalité distincte. C'est dans ces circonstances que le vide alors provoqué aura pu être comblé par la *Weltanschauung* libérale profitant de l'occasion pour se réfugier dans une « ... conception du monde qui était de part en part rationnelle et qui contenait en elle tous les éléments nécessaires à la coopération harmonieuse de toute l'humanité<sup>82</sup> ». Le principal problème que pose le fait de théoriser sur un mode réaliste les relations internationales consiste donc tout d'abord à résister à la tentation extrêmement forte, et à laquelle succombe selon lui la pensée idéaliste, de mimer l'Autre. Pour Morgenthau, la pensée libérale et idéaliste « ... est conduite à une telle attitude de par son expérience domestique<sup>83</sup> » qu'elle transféra tout simplement sur la scène internationale, faisant ainsi de la politique intérieure et de la politique extérieure « une seule et même chose<sup>84</sup> », l'une étant simplement, selon l'expression que celui-ci utilise, « réfléchie » sur l'autre<sup>85</sup>. Cette homochromie resterait selon Morgenthau illusoire et surtout dangereuse.

Ce que conteste ici Morgenthau et ce qu'il objecte à l'idéalisme, c'est de ne pas vouloir comprendre que l'expérience étatique entreprise par le libéralisme avait un caractère « limité » et « exceptionnel<sup>86</sup> » lié à une situation

80. Ne distinguer que les dimensions épistémologiques de cette résistance et affirmer que la tension qui traverse l'œuvre de Morgenthau viendrait fondamentalement de l'apparente opposition dans ses travaux entre une position positiviste et une démarche interprétative (la démarche étant subordonnée à la position) semble insuffisant ici car une telle lecture tend trop facilement à prendre pour acquis « le genre de monde que nous tentons de connaître ». Consulter R.B.J. WALKER, *Inside/Outside*, op. cit., p. 85 ainsi que William E. CONNOLLY, *The Ethos of Pluralization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, p. 6.

81. Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations*, (1954), chap. 3 ; Hans J. MORGENTHAU, *Scientific Man vs Power Politics*, op. cit., chap. 3 ; Hans J. MORGENTHAU, « The Commitments of Political Science », dans Hans J. MORGENTHAU, *Dilemmas of Politics*, op. cit., p. 38.

82. Hans J. MORGENTHAU, *Scientific Man vs Power Politics*, op. cit., p. 75.

83. *Ibid.*, p. 45.

84. *Ibid.*, p. 63. Consulter aussi p. 109.

85. *Ibid.*, p. 65.

86. *Ibid.*, pp. 47, 49, 85.

politique concrète<sup>87</sup> et que, à vouloir les transférer tels quels dans le domaine international, les instruments utilisés par les libéraux lors de ces expériences effectuées sur la scène intérieure ne s'offrent guère plus que comme des «... épées de bois, des jouets conférant aux enfants politiques l'illusion des armes<sup>88</sup>». En un mot, l'idéalisme serait incapable de penser l'autonomie et la singularité de ce domaine international. En témoignent les échecs auxquels auraient indiscutablement conduit les analyses idéalistes et qui permettent à Morgenthau d'affirmer rétrospectivement la valeur des analyses réalistes. La situation de l'Europe durant l'entre-deux-guerres reste ici paradigmatique, mais Morgenthau commentera fréquemment et dans cette perspective, la conduite de la politique étrangère américaine durant la guerre froide. Prenant appui sur les erreurs de l'idéalisme, le regard réaliste «rectifiait» pour ainsi dire la représentation qu'il convenait alors de donner à ce domaine.

Tel qu'en parle Morgenthau, l'idéalisme apparaît donc investi d'une importante charge négative dont la fonction demeure essentielle au développement de la théorie réaliste des relations internationales. Car il ne s'agit pas seulement ici de contester une analyse qui serait mal fondée. En fait, la légitimité même de ce réalisme politique repose sur la présence de cet Autre domaine politique qui seul donne au projet d'une théorie réaliste des relations internationales une certaine légitimité. Qui plus est, le regard que pose Morgenthau sur l'idéalisme lui permet aussi d'organiser ce domaine des relations internationales qui, autrement, ne lui appartiendrait pas en propre. L'ombre jetée par l'État sur la théorie politique et sur «l'ordre des choses humaines» constitue en effet un horizon auquel la pensée internationale ne peut guère échapper et c'est sur la base de ce constat, et de la tension ontologique qui anime en conséquence son projet théorique, que Morgenthau jugera bon d'introduire, de manière plus explicite, le débat entre idéalisme et réalisme. Ainsi les diverses formes que peut effectivement prendre la figure de l'idéalisme sont-elles dans une large mesure indifférenciées; ici économique, là juridique, là encore épistémologique ou morale. L'important, c'est finalement que chacune de ces formes de l'idéalisme aborde le domaine international à partir d'un Autre lieu, celui caractérisé par l'État justement, qui ne saurait bien entendu convenir.

Le défi auquel est ici confronté Morgenthau, c'est sans conteste celui-là même auquel fut confrontée depuis quelques siècles la pensée politique moderne. Bien entendu, cela ne veut certainement pas signifier que la réalité internationale elle-même n'existe pas, mais plutôt qu'elle est une construction contingente issue de l'imaginaire politique occidental<sup>89</sup>. Domaine contingent, les relations internationales ne sauraient en conséquence prétendre partager, comme le veulent selon Morgenthau les idéalistes, la même rationalité que la contingence en apparence nécessaire qui a vu naître les États. D'où la nécessité d'un discours qui pose (mais où?) la différence. L'expérience de l'altérité

87. *Ibid.*, p. 73.

88. *Ibid.*, p. 51. Consulter aussi pp. 107-108.

89. Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations* (1954), op. cit., p. 7.

apparaît ici centrale, car c'est en l'invoquant comme il le fait que Morgenthau définit l'essentiel de ce qui constituerait *a contrario* l'identité du réalisme politique et distingue ontologiquement l'objet sur lequel porte ce regard réaliste.

Le discours réaliste s'offre donc ici comme un discours sur la frontière au-delà de laquelle il serait « imprudent », de la part d'un homme d'État, de s'aventurer sans préparation. Frontière physique bien entendu, mais qui correspond cependant étroitement avec celle de la pensée<sup>90</sup>; ce que mettront en évidence les réflexions et les développements plus ou moins coordonnés des pratiques diplomatiques et du concept de souveraineté qui contribueront tant à faire de l'État ce lieu à la fois clos sur lui-même et ... ontologiquement dépendant de l'« extérieur ».

Domaine contingent, les relations internationales se heurtent aussi aux regards que l'Autre pose sur lui. Domaine sans sujet, les relations internationales participent en quelque sorte d'un simulacre politique, car, malgré ce qu'en dit Morgenthau<sup>91</sup>, la philosophie politique a bel et bien un concept du politique. Que celui-ci soit ou non ajusté à la réalité des relations internationales, tel est ultimement la question que pose la théorie des relations internationales<sup>92</sup> et c'est précisément à cet horizon de la philosophie politique occidentale que se heurte Morgenthau. Paradoxalement pourtant, en s'arrachant à l'Autre comme il cherche à le faire, le discours du réalisme politique reconstitue pour ainsi dire les conditions d'une identité ou d'une unité ontologique du politique qui repose sur une conception pré-moderne du politique largement inspirée par la tradition judéo-chrétienne<sup>93</sup>. Mais alors, le discours réaliste perd sans même s'en rendre compte un peu de sa pertinence analytique dans la mesure où cette conception pré-moderne ou pré-westphalienne du politique n'aura justement pas jugée nécessaire de disposer d'un concept autonome permettant de rendre compte de l'espace inédit qui deviendra celui des relations internationales. La raison principale tient selon toute vraisemblance à ce qu'un tel espace échappant aux catégories du politique n'existait tout simplement pas et que les « relations » qu'entretenaient ensemble les diverses entités politiques participaient en fait d'une représentation qui ne cessait justement pas à leurs frontières respectives.

## Conclusion

L'analyse visait ici à débroussailler de façon préliminaire un terrain d'investigation qui, du point de vue de l'histoire de la pensée politique dans la discipline des relations internationales, pourrait bien s'avérer fécond. La lecture de Morgenthau qui a été faite dans cette perspective posait ainsi comme prémisses que la théorie des relations internationales constitue l'une

90. *Ibid.*, p. 11.

91. Hans J. MORGENTHAU, *Scientific Man vs Power Politics*, *op. cit.*, p. 87.

92. Consulter par exemple l'important article de Martin WIGHT, *op. cit.*

93. Consulter A.J.H. MURRAY, *op. cit.*

des expressions privilégiées de la représentation du politique développée en Occident à partir du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. En ce sens, les relations internationales s'offrent non pas comme un objet à théoriser, mais bien plutôt comme une véritable théorie du politique. C'est sur la base d'une telle problématique que nous avons tenté, dans cet article, d'éclairer le sens de la phrase aux accents tragiques par laquelle F.H. Hinsley introduisait, il y a déjà plus de trente ans, son histoire de la pensée internationale :

qu'une civilisation qui a passé au travers de nombreuses barrières dans presque tout les autres domaines et qui a surpassé tous ses prédécesseurs sur d'innombrables fronts, conserve encore ses conceptions et poursuive toujours les mêmes programmes politiques internationaux qu'elle poursuivait déjà dans sa jeunesse – cela est l'échec le plus marquant des temps récents<sup>94</sup>.

Depuis lors, depuis que Hobbes a radicalement bouleversé notre façon de réfléchir au politique, résonnent, pour ainsi dire prisonniers de cet horizon infranchissable, aussi bien le cynisme le plus absolu que l'utopisme le plus fragile. Non pas tant, comme on pourrait le penser en faisant une lecture rapide de Morgenthau, parce que l'idée de progrès serait effectivement utopiste ou que la vraie réalité ferait, elle, écho à une nostalgique nécessité qui enlèverait aux hommes toute liberté. Mais plutôt parce que le fait même d'affirmer qu'en matière de relations internationales, l'idée de progrès est une utopie, nous inscrit dans un horizon qui prend l'essentiel de son sens et de son identité ailleurs, chez un Autre antithétique et, précisément pour cette raison, difficilement supportable.

Dans ces circonstances, la théorie des relations internationales est certainement beaucoup moins intéressante pour les explications concrètes qu'elle fournit plus ou moins correctement sur les conditions d'existence des États – à cet égard, les soi-disant réalistes n'ont certainement pas le monopole du « côté laid et brutal de la vie internationale<sup>95</sup> » –, que pour le regard et l'imaginaire politique qu'elle révèle et dont elle ne peut pas selon toute vraisemblance faire l'économie<sup>96</sup>. La principale fonction de cette démarche réaliste, dans la perspective qui est la nôtre ici, aura finalement été de penser et de réfléchir sur un objet non pas pour ce qu'il pourrait être, mais précisément pour ce qu'il ne pouvait justement pas être. Là réside tout le paradoxe d'une affirmation dont la preuve passe irrémédiablement par l'Autre et qui se trouve, d'une certaine manière et bien involontairement à vrai dire, à le reproduire<sup>97</sup>.

Particulièrement préoccupé par ce problème, la contribution théorique de Morgenthau croule littéralement sous le fardeau d'une preuve qui non seulement semble particulièrement difficile à formuler, mais qui ne pourra

94. F.H. HINSLEY, *Power and the Pursuit of Peace*, *op. cit.*, p. 3.

95. Alexander WENDT, « Constructing International Politics », *International Security*, vol. 20, no. 1, été 1995, p. 76.

96. Consulter R.B.J. WALKER, *Inside/Outside*, *op. cit.*, p. 159.

97. Consulter ce qu'en dit Stanley HOFFMANN, *op. cit.*, p. 657.

selon toute vraisemblance qu'emprunter elle aussi la forme d'une utopie. La réaction brutale de Morgenthau, qui refusera catégoriquement la position modérée et historiciste de Carr, prend ici un tout autre sens. La sensibilité du premier exprime bien l'importance de l'enjeu dont le second est parfaitement conscient. Confronté à la tension schizophrénique qu'entraîne cette situation, l'œuvre théorique de Morgenthau se trouve finalement littéralement traversée par une contradiction qui semble bel et bien impossible à dépasser et que lui-même reconnaîtra ultimement en suggérant l'éventuelle nécessité d'une autorité centrale<sup>98</sup>. C'est donc dire que l'horizon politique de la modernité délimite bel et bien les possibilités de l'activité théorique dans la discipline des relations internationales.

Aujourd'hui encore cette discipline est confrontée à des interrogations qui, en dépit d'un vocabulaire en apparence plus aseptisé et d'une rupture plus ou moins consommée avec la science politique, pose néanmoins toujours d'une manière semblable la question de son horizon politique. Cela non pas seulement parce qu'un tel « théâtre manichéen » définirait encore les termes du débat<sup>99</sup>, mais bien plutôt parce que la scène sur laquelle ces réflexions sur les relations internationales se mettent en place, semble bel et bien congelée<sup>100</sup>. À cet égard, les efforts analytiques développés par les membres du groupe que David Long associe à « l'école libérale-internationale de Harvard » reflètent bien cette logique de la congélation qui aura largement contribué à réduire la substance des relations internationales à un simple processus<sup>101</sup>. Ainsi au nom d'une tradition libérale qui, par l'intermédiaire du fonctionnalisme et du néo-fonctionnalisme aurait pour ainsi dire récupéré à son compte les préoccupations de l'idéalisme, l'école de Harvard circonscrit et reproduit du même souffle, selon des critères qui sont les mêmes que ceux avancés à l'origine par Morgenthau, le domaine étudié. Pourtant, au-delà du rôle central des institutions internationales dont le statut ontologique demeure profondément incertain et restreint considérablement les représentations que nous nous donnons de l'espace international<sup>102</sup>, ce qui est en jeu ici ce sont

98. Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations* (1954), *op. cit.*, p. 534. Consulter aussi Hans J. MORGENTHAU, « The Intellectual and Political Functions of a Theory of International Relations », *op. cit.*, pp. 77-78.

99. Sur ce théâtre manichéen qui serait finalement le même, consulter David A. BALDWIN, « Neoliberalism, Neorealism, and World Politics », dans David A. BALDWIN, dir., *Neorealism and Neoliberalism. The Contemporary Debate*, New York, Columbia University Press, 1993, pp. 3-25.

100. Consulter R.B.J. WALKER, *Inside/Outside*, *op. cit.*, pp. 86-87.

101. David LONG, « The Harvard School of Liberal International Theory: A Case for Closure », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 24, no. 3, hiver 1995, p. 501.

102. Jean-François THIBAUT, « Ordre, autorité et société politique internationale : une réflexion sur le multilatéralisme », dans Michel FORTMANN, S. Neil MACFARLANE et Stéphane ROUSSEL, dir., *Tous pour un ou chacun pour soi. Promesses et limites de la coopération régionale en matière de sécurité*, Québec, Institut québécois des hautes études internationales, 1996, pp. 89-111 ; Jean-François THIBAUT, « L'idée de société et l'étude des relations internationales », dans Lawrence OLIVIER, Guy BÉDARD et Jean-François THIBAUT, dir., *Épistémologie de la science politique*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, à paraître.

finallement les limites d'une conception moderne du politique qui suppose que la fondation d'un ordre commun et l'institutionnalisation d'une règle commune reposent nécessairement sur la présence d'une figure souveraine susceptible d'imposer sa volonté.

La discipline des relations internationales aura non seulement été l'expression par excellence de cette conception du politique, mais la compréhension de ce domaine à laquelle nous aspirons s'y sera directement heurtée et, par l'intermédiaire du réalisme politique, se sera en quelque sorte condamnée à l'impuissance. Les travaux de Morgenthau occupent dans cette perspective une position tout à fait stratégique car ils révèlent nettement que l'enjeu fondamental du débat entre idéalisme et réalisme tient bien moins à la différenciation des espaces intérieur et extérieur, qu'à l'hégémonie d'une conception trop étroite du politique qui s'appuie précisément sur une telle différenciation. Conception du politique qui n'est vraisemblablement pas sans entraîner d'importantes conséquences pour l'élaboration des solutions que nous jugeons possible ou, plus souvent qu'autrement il faut le dire, impossible d'apporter aux « problèmes » de toute nature qui existent dans le domaine des relations internationales.